

Titre

Représenter le vécu des quartiers populaires questionne trois fondements de la discipline architecturale : Deux quartiers du Hainaut transfrontalier révélateurs

Auteurs

Larissa Romariz Peixoto, Assistante de recherche, UMONS
Noémie Lago, Première assistante, UMONS
Ornella Vanzande, assistante sous mandat, UMONS
Jean-Alexandre Pouleur, Professeur, UMONS

Contact

Faculté d'Architecture et d'Urbanisme de l'Université de Mons
88, rue d'Havré, 7000 Mons, +32 497470088, jean-alexandre.pouleur@umons.ac.be

Résumé

Dès la fondation de la discipline architecturale par Alberti, des tensions palpables apparaissent entre approche pluridisciplinaire et transdisciplinaire. Elles impactent toujours les recherches sur l'objet spatial et l'objet social. Trois tensions sont ici discutées : entre forme spatiale et usage ; entre dessin et texte ; entre représentation spatiale géométrique et perçue.

L'approche de Kevin Lynch associée à la sociologie urbaine est assez illustrative de la possibilité de représenter facteurs spatiaux et humains. À partir d'un nouveau terrain, des quartiers de logement social du Hainaut transfrontalier, nous proposons une adaptation des nomenclatures existantes pour une meilleure prise en compte des facteurs humains.

Mots-clés : Architecture – Sciences humaines – Quartiers populaires – Cartes mentales - Wallonie

Abstract

Since the founding of the architectural discipline by Alberti, there have been tensions between multidisciplinary and transdisciplinary approaches. These tensions still have an impact on research on both the spatial object and the social object.

Three tensions are discussed in this paper: the one between spatial form and uses of space; the one between drawing and text; and the one between geometric and perceived representation of spaces.

Kevin Lynch's approach in urban sociology shows a way of representing both spatial and human factors. Based on a new study case, social housing districts in cross-border Hainaut, we propose an adaptation of the existing nomenclatures for a better consideration of human factors.

Key words : Architecture – humanities — Poor neighborhood - Mental Maps – Wallonia

Resumen

Desde la fundación de la disciplina arquitectónica por parte de Alberti, han surgido tensiones palpables entre el enfoque multidisciplinario y el enfoque transdisciplinario. Estos siguen incidiendo en la investigación sobre el objeto espacial y el objeto social. En este artículo se discuten tres tensiones: entre la forma espacial y el uso; entre el dibujo y el texto; entre la representación espacial geométrica y la percibida.

El enfoque de Kevin Lynch asociado a la sociología urbana es bastante ilustrativo en relación a la posibilidad de representar los factores espaciales y humanos. A partir de un nuevo ámbito de estudio, los barrios de viviendas sociales del Hainaut transfronterizo, proponemos una adaptación de las nomenclaturas existentes para una mejor consideración de los factores humanos.

Palabras clave : Arquitectura - Ciencias Humanas - Barrios pobres - Mapas mentales - Valonia

Table des matières

Introduction	4
PARTIE 1 : Trois tensions architecturales fondatrices questionnant le spatial et le social	5
1.1. Formes spatiales autonomes ou attachées aux enjeux sociaux	5
1.2. Le dessin ou le texte	7
1.3. Représentation : géométrique ou perçue	9
1.4. Nomenclatures de la forme spatiale et du sens social	10
PARTIE 2 : Représenter la spatialité vécue dans les quartiers populaires.....	13
2.1. Méthodologie par enquêtes sociologiques, urbanistiques et réunions participatives locales	13
2.2. Pour une représentation de la ville adaptée à la diversité de ses habitant·e·s.....	15
1. Des points de repère aux lieux de sociabilisation.....	15
2. Des nœuds aux places publiques	17
3. Des voies aux espaces de jeu et de rencontre	19
4. Des limites aux barrières psycho-sociales	20
5. De la morphologie des quartiers à leur identité.....	22
Conclusion : Pour des villes moins génériques et plus humaines	24
Bibliographie.....	26

Représenter le vécu des quartiers populaires questionne trois fondements de la discipline architecturale :

Deux quartiers du Hainaut transfrontalier révélateurs

Introduction

La recherche-action Réseau Hainaut Solidaire cherche à aider les habitant·e·s de quartiers populaires à mieux représenter leur quartier situé à Mons (Belgique) ou Valenciennes (France), en valorisant ce qui « fait patrimoine » à leurs yeux. La spatialité, support des échanges sociaux, est centrale à leur attachement territorial et les chercheurs·euses architectes du projet s'interrogent sur la bonne manière de représenter ceci.

Depuis sa fondation, la discipline architecturale est marquée par trois tensions directement liées à ce questionnement. Elles concernent la tension entre la représentation du spatial et de l'humain ; entre l'usage du dessin et du texte ; entre la représentation géométrique (plan, coupe et élévation) et perçue. Ces trois couples, quand ils sont réduits au spatial dessiné et géométrique, créent les conditions, par leur construction théorique, de trois tensions qui éloignent la discipline architecturale de la prise en compte du social.

Ces trois tensions participent à faire osciller la discipline entre deux tendances :

- Celle d'une discipline autonome qui réduit l'architecture à "l'art de dessiner" qu'illustre magistralement Boullée dans son « Essai sur l'art » (1969 [vers 1780], p.49) : « *Qu'est-ce que l'architecture ? La définirai-je, avec Vitruve, l'art de bâtir ? Non. [...] Vitruve prend l'effet pour la cause. Il faut concevoir pour effectuer. Nos premiers pères n'ont bâti leurs cabanes qu'après en avoir conçu l'image. C'est cette production de l'esprit, c'est cette création qui constitue l'architecture.* ». Seul le plan est de l'architecture. Même l'art de construire n'appartient pas à l'architecture, et il en va de même avec la capacité d'identifier les usages sociaux.
En ce sens, la discipline **autonome** pousse à une approche pluridisciplinaire où chacun est à sa place, mais solutionne plus difficilement les entre-deux.
- Celle d'une discipline **hétéronome**, donc construite avec les autres domaines de recherche, notamment la sociologie. Cette dernière approche, où les limites des disciplines ne sont pas tranchées, cause de l'incertitude, mais offre aussi un potentiel d'innovation dans la recherche, à condition de clarifier codes et méthodes. Comment combiner données spatiales et vécu des habitant·e·s en dépassant la simple juxtaposition de données pour aboutir à une transformation des disciplines ? Comment la représentation spatiale adaptée peut-elle contribuer à une meilleure prise en compte des facteurs sociologiques dans la conception territoriale et la compréhension des espaces vécus ?

C'est dans ce second courant que se positionne cet article, dans la continuité des approches méthodologiques transdisciplinaires architecture/sociologie qui se sont multipliées à partir des années 1960. Nous allons nous concentrer ici plus particulièrement sur les travaux de trois architectes ayant travaillé sur la spatialisation du vécu : Christopher Alexander, Philippe Boudon et Kevin Lynch.

Nous procédons en 3 étapes :

La première consiste à poser le cadre théorique qui soulève trois tensions épistémologiques qui peuvent éloigner l'architecte de la prise en compte du social. Ce cadrage conceptuel et non chronologique aboutit à une exemplification par l'apport de Kevin Lynch à la sociologie urbaine : combiner facteurs spatiaux et vécus des habitant·e·s.

Ensuite, sur base de ce champ ouvert par Lynch, nous montrerons comment de récents travaux de terrain tentent de préciser, compléter et valoriser ces méthodologies de représentation des enjeux spatiaux et sociaux.

Enfin, nous concluons de manière prospective sur les interactions entre l'architecture et la sociologie urbaine, et leurs impacts potentiels sur l'aménagement des villes et quartiers.

PARTIE 1 : Trois tensions architecturales fondatrices questionnant le spatial et le social

1.1. Formes spatiales autonomes ou attachées aux enjeux sociaux

La discipline architecturale est construite sur la trilogie vitruvienne. Celle-ci s'appuie sur l'usage (lié à la pratique sociale), la solidité (l'art de construire de manière pérenne) et la beauté. Alberti, dans son ouvrage fondateur de la discipline (*L'Art d'édifier*, 1485), va dire que ces trois termes sont consécutifs (dans l'ordre présenté ci-devant) et solidaires. Cela signifie donc que l'organisation spatiale est avant tout liée à l'usage. Alberti, en parfait humaniste, écrira d'ailleurs un traité sur la famille,¹ proche de la sociologie et de l'économie. Il est donc loin d'être en reste par rapport aux enjeux sociaux. Sa maîtrise est bien transdisciplinaire.

Or, les architectes se considèrent souvent et avant tout comme associé·e·s aux arts. Il est vrai que cette revendication est également essentielle aux yeux d'Alberti. Le but est de revendiquer un statut libéral d'intellectuel et de ne plus être confondu avec les arts mécaniques. Les architectes se veulent alors plus proches des peintres et mathématicien·ne·s, centré·e·s sur la production de l'esprit. C'est d'ailleurs l'ouvrage *De la peinture* (Alberti, 1435) qui sera abondamment utilisé par les architectes. Son contenu est aussi fondateur dans la mesure où il permet de construire la spatialité à l'aide des mathématiques : il découvre la construction des plans, coupes et élévations. Nous y reviendrons ci-après.

L'ouvrage coupole que constitue *L'Art d'édifier* (Alberti, 1485) sera utilisé en en réduisant fortement l'ambition, comme le souligne Choay (2004, p. 31-34). La postérité en retiendra généralement la revendication d'une discipline intellectuelle artistique et mathématique sans en garder une dimension essentielle : l'anthropologique. Les formes spatiales sont alors mathématiques ou artistiques et **autonomes** des enjeux sociaux.

¹ ALBERTI L. (1994 [1430]), *De Familia*, Turin, Ed. Furlan. Selon CHOAY in ALBERTI L. (1485 (trad. Caye et Choay 2004)), *L'Art d'édifier*, Paris, Seuil.

Au contraire, dans les années 1970, une compréhension de l'essence de l'œuvre émergera, comme l'illustre Boudon (1969). Ce dernier va remettre en cause le modernisme en travaillant sur le lien entre objet spatial et objet social, lequel avait été essentiellement réduit à un homme universel : le Modulor de Le Corbusier. À partir d'une enquête sur la réalisation de ce dernier à Pessac, Boudon montre comment la création formaliste de cet architecte dirigiste et autoritaire va être détournée par l'usage des habitant·e·s. Celles et ceux-ci, qui rejettent le langage plastique de Le Corbusier, transforment leur logement. Elles et ils touchent à des questions d'intimité qui étaient ignorées de cet architecte centré sur une esthétique internationale. Cette architecture **autonome** des enjeux sociaux fera de nombreux émules au sein de la discipline architecturale. Pour comprendre la perception de cet ensemble par les habitant·e·s, Boudon va au contraire mixer les méthodes sociologique et architecturale. La question spatiale devient **hétéronome**.

De même, les équipes de recherche du *Pattern Language* développent une approche fondée sur la théorie de la forme (Alexander, 1977). Elles sont dirigées par un architecte, anthropologue et mathématicien peu connu dans les milieux francophones. Il va s'inscrire dans la voie transdisciplinaire située entre l'objet **spatial** et l'objet **social**. Il va tenter de rendre « solidaires » formes architecturales et usages sociaux à travers la théorie du *Pattern Language*. Il va décomposer l'ensemble des formes architecturales, de la pièce de la maison à la région, en 253 motifs élémentaires se complétant les uns les autres. Il montre que les formes qui satisfont à l'usage sont celles qui émergent dans le temps. Elles ont des caractéristiques morphologiques essentielles, car elles sont produites par la collectivité, de génération en génération. Elles facilitent l'appropriation. L'avantage de ce système est de permettre le dialogue avec les usagers sur base des caractéristiques formelles appropriables et de faciliter ainsi la conception du projet architectural ou urbanistique de manière participative.

Les dessins ne suivent pas uniquement les conventions de la géométrie par le dimensionnement et la disposition. Ils visent avant tout à montrer l'usage **social**. Ils sont construits à partir d'une vaste enquête anthropologique visant à faire ressortir les formes de base qui permettent de répondre au mieux aux usages. Ces dessins schématiques sont appelés « patterns » (motifs). À titre d'exemple, le *pattern 89* (voir figure 1) montre la disposition de l'épicerie idéalement disposée au coin de la rue, assurant ainsi sa visibilité pour la population d'un millier **d'habitant·e·s** qu'elle dessert. La perspective photographique est souvent combinée au plan géométral, afin de rapprocher ces représentations du vécu des usagers. Autre exemple avec le *pattern 11* (voir figure 1) qui décrit comment la structure viaire dessinée hiérarchise très fortement les voiries afin qu'elles s'adaptent à la diversité des mobilités. Il conteste la voirie normée conduisant au « tout à la voiture » et organise l'espace afin que les cheminements de quartier soient accessibles autant à une personne âgée à pied, qu'à un·e cycliste ou toute autre personne utilisant un mode de transport doux. C'est la caractéristique de la forme (différentes largeurs du trait des voiries, dessinées non rectilignes pour s'adapter au terrain) qui favorise la diversité des usages.

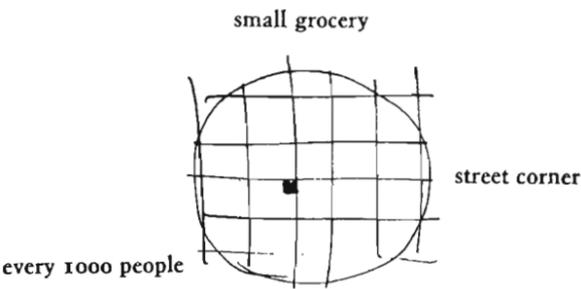
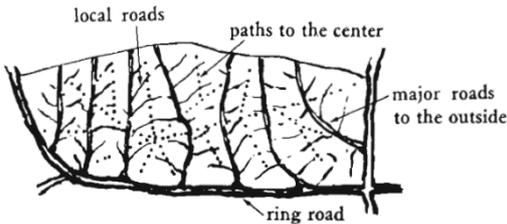
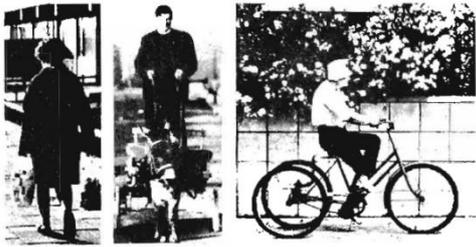
Différentes représentations du <i>Pattern Language</i> d'Alexander et al. (1977)	
 <p>Pattern 89, « <i>Corner grocery</i> », p. 440</p>	 <p>Pattern 89, « <i>Corner grocery</i> », p. 443</p>
 <p>Pattern 11, « <i>Local transport areas</i> », p. 68</p>	 <p>Pattern 11, « <i>Local transport areas</i> », p. 67</p>

Figure 1 : Exemple d'illustrations par Alexander des « patterns » 89 et 11.

En se servant d'apports spécifiques de l'anthropologie, cet architecte innove dans la façon de manier, de décoder et d'interpréter les enquêtes de terrain. Il précise ainsi les liens entre humains et spatialités. Cette approche comporte une compétence spécifique à l'architecture : la maîtrise affinée de la compréhension de la spatialité.

1.2. Le dessin ou le texte

On observe également sur la figure 1 que le **dessin** et le **texte** servent un même propos : la question centrale de l'usage de l'espace. Mais l'illustration n'est pas rejetée du texte par *A Pattern Language*, comme le fit *L'Art d'édifier*. Elle prend une place déterminante puisque près d'un millier d'illustrations permettent de comprendre les concepts du *Pattern Language*. Lynch, avec *L'Image de la cité* fait également appel systématiquement au dessin.

Le dessin est essentiel en architecture. Il est celui qui rapprochera l'architecture des arts. La perspective et les plans sont les principales découvertes d'Alberti, mais, étonnamment, il n'illustre pas son ouvrage fondateur *L'Art d'édifier*, et ce, de manière volontaire (Alberti, 1485, p. 141 et 295). On peut d'ailleurs se demander si cette omission n'a pas participé au manque de diffusion de l'ouvrage auprès des architectes, pleinement plongés dans ce mode de représentation visuelle.

Les ouvrages de sociologie, tout comme celui d'Alberti, sont essentiellement, voire exclusivement, dominés par le mot. À titre d'exemple, les premiers textes fondateurs de l'École de Chicago, qui concernent pourtant la sociologie urbaine, ne comportent que 5 plans dont 4 sont portés par Burgess et Halbwachs (Joseph et Grafmeyer, 1979). A contrario, cette

sensibilité est aussi présente en sociologie puisque Halbwachs reprend un schéma des aires concentriques de Burgess. Ce schéma est particulièrement parlant en termes de spatialité. Et Halbwachs va justement mettre au cœur de sa théorie sur la mémoire collective, la question de la spatialité. S'il prétend dans un premier temps que la mémoire collective se fonde sur les cadres sociaux, il insiste et montre dans son dernier ouvrage (1997) que c'est avant tout sur la spatialité qu'elle s'appuie. Son influence sera déterminante en architecture et particulièrement sur la typomorphologie telle que développée par Aldo Rossi.

Philippe Boudon (1985) réussit à connecter de manière assez magistrale, les textes traités par les sociologues et le plan, tel que maîtrisé par les architectes. D'une part, il reprend la méthode **sociologique** des enquêtes non directives. L'approche est qualitative avec 40 personnes enregistrées pendant plus d'une heure et retranscrites. Il reprend à la sociologie la notion de guide d'interview et de questions de vérification d'usage. Il caractérise les habitant·e·s (âge, taille de ménage, locataire ou propriétaire, date d'arrivée).

D'autre part, sur base des méthodes de recherche **architecturale** de la typologie², Boudon différencie les types d'architectures occupées (types de maisons : "zigzag", "quinconce", "jumelle", "gratte-ciel", "arcade" et "isolée"), leur situation, leur aspect modifié ou non. La méthode qui caractérise cette enquête est la **spatialisation du vécu des habitant·e·s**. Pas seulement sa localisation de manière géographique, mais également l'espace en trois dimensions auquel se réfèrent les habitant·e·s. Face à son tableau de référence des interviews se trouve une axonométrie³ (voir figure 2). De cette manière, Boudon lie systématiquement les caractéristiques spatiales (n° des bâtiments sur l'axonométrie du site montrant le site en 3 dimensions et, par là, les différents types d'architecture) et sociales (âge, sexe...).

54 PESSAC, LE QUARTIER LE CORBUSIER

Tableau de référence des interviews

N°	AGE (ap.)	OBSERVATIONS	PAGES CONTENANT DES EXTRAITS DE CES INTERVIEWS
F-1	40		73
H-1	40		12, 92, 103, 107, 108, 122.
H-2	55		67, 83, 92, 122, 123.
H-3	65	Ancien	15, 35, 74, 77, 79, 81, 82, 83, 92, 103, 123.
F-3	65	Ancienne	14, 35, 71, 78, 83, 96, 123.
EXT. H-4	65	Ancien n'habitant plus mais comptant revenir.	
H-5	45	Ancienne.	49, 71, 77, 78, 79, 105, 111, 113, 122, 139.
F-6	65	Ancienne.	48, 75, 87, 88, 126, 128.
H-7	40	A toujours vécu là.	38, 87, 89, 95, 111, 137.
H-8	18		
F-9	65	A connu Le Corbusier «ancien»	48, 73.
F-10	30	Marlée, habitait déjà une autre maison du quartier, enfant.	35, 50, 96, 101, 107, 139.
F-11	40		
F-12	35		71, 73.
F-13	60		73, 105.
H-13	20		68, 79.
H-14	65		76, 139.
H-15	30		
F-15	30		46, 73, 84, 89, 92, 104, 48.
F-16	70	Ancienne.	
H-17	40		84.
H-18	40		
H-19	35	Assistant à la Fac.	52, 66, 85, 91, 98, 102, 111, 119, 129.
H-20	40	Travaille sur place.	84, 101, 131, 132.
F-20	40		85.
H-21	40	Militaire.	126.
H-22	35	Bibliothécaire.	66, 98, 102.
H-23	70	Ancien.	
F-24	70		
H-25	70	Ancien.	
F-25	70	Ancien.	
EXT. H-26	40	De Paris, passage en famille.	140.
VOIS. F-27	65		122.
VOIS. H-28	70		
EXT. F-29	45		104.
EXT. H-30	40		105, 136.
EXT. H-31	40		
EXT. F-32	40		80, 136, 137.
EXT. F-33	40		81, 86, 119.
EXT. F-34	15		105.
EXT. F-35	60	A entendu parler du quartier.	71, 74, 75, 80, 84, 86, 88, 119.
EXT. J.F-35	20		75, 80, 86.

NOTE. — H : homme; F : femme; E : enfant; EXT. : n'habite pas le quartier Frugés; VOIS. : n'habite pas le quartier Frugés, mais une maison en bordure de celui-ci.

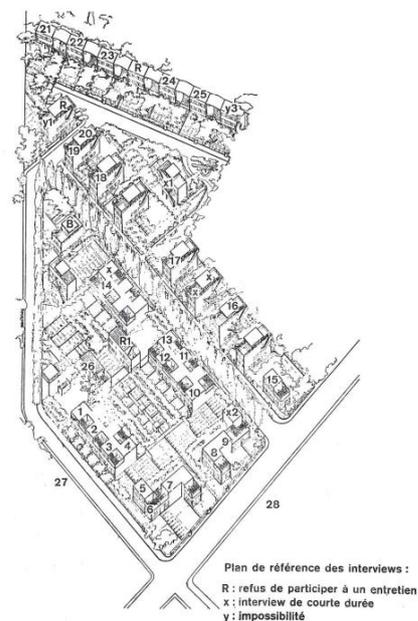


Figure 2 : Tableau et axonométrie spatialisant les interviews : Boudon (1969, p. 54 et 55)

² Ces méthodes ont été initiées par Durand dans la suite des encyclopédistes. Elles mèneront à la typomorphologie d'Aldo Rossi.

³ Une axonométrie qui montre les trois dimensions (spatialisation) et non un plan qui ne permet qu'une localisation.

Par son illustration (figure 2), Boudon crée un parallèle systématique entre les données textuelles (figure 2 - à gauche, référence des entretiens sociologiques) et les données spatiales (figure 2- à droite). Ceci permet au lecteur de confronter systématiquement les enjeux sociaux et les enjeux spatiaux. Texte et dessin se complètent. Il est dès lors possible d'affirmer que « *ce qui frappe, c'est la cohérence entre les données sociales et l'ordre spatial qui les contient* » (Boudon, p. 125). Cette analyse transdisciplinaire aura un impact sur le passage de la modernité à la postmodernité, consommée après la parution du *Langage de l'architecture post-moderne* (Jencks, 1979 [1977]).

Dans l'approche de Boudon, les méthodes de recherche architecturale et sociologique sont combinées pour mettre en place une méthodologie transdisciplinaire. Il relie, comme Alexander, ce qui avait été séparé : le texte et le dessin. Mais tous les dessins n'ont pas la même possibilité de soulever et de traduire les enjeux humains (anthropologiques, sociologiques ou psychosociologiques).

1.3. Représentation : géométrique ou perçue

L'outil fondateur de la discipline architecturale que sont les plans naît avec la formalisation de la théorie de la perspective qui apparaît au XVe siècle avec Alberti (1435). À l'origine, elle visait à trouver le mode de représentation le plus proche du vécu.

Il est d'ailleurs caractéristique de constater que, d'un point de vue épistémologique, c'est la perspective, proche de la perception, qui a précédé les plans, coupes et élévations, fondés sur les mathématiques. Le moyen est souvent devenu la finalité du travail quotidien des architectes (Argan, 2018). Le fondement de la discipline est la recherche de la spatialité (Zevi, 2005 [1959]), sa représentation graphique étant en son cœur. Mais celle-ci est dominée par la forme la plus éloignée du vécu : celle des plans. Cette domination de la conception par la géométrie est dénoncée par Zevi (2016 [1973], p.30), qui parle de « *dictature de la ligne droite* ». Cette tension est au cœur du débat de Hundertwasser qui défend qu'une architecture qui s'est soumise à la technique du dessin par « *la règle ou le compas* » « *est d'une stérilité criminelle* ». Cette contrainte de la **géométrie** éloignant du vécu est l'objet de débats tendus et passionnés.

Pourtant la découverte des plans nécessite la maîtrise de la question de l'échelle. Elle est, pour Boudon, dans son développement de l'architecturologie, le fondement majeur de la discipline. En effet, c'est elle qui permet de lier la taille du plan à celle de l'espace construit. C'est elle qui nous lie à notre propre dimension humaine. Elle permet de tenir compte d'un enjeu anthropologique : l'échelle humaine. En ce sens, le travail de Kevin Lynch sur l'image de la cité (1976 [1960]) est aussi particulièrement exemplatif. Architecte et urbaniste formé par Frank Lloyd Wright, il reprendra les théories de la configuration de la forme (Gestalt) qui l'aideront à spatialiser les données à partir du **vécu** même des usagers de la ville. Il part de l'image mentale de la ville, celle-ci est identifiée à travers le dessin qu'en font les personnes interrogées. Ces usagers de l'espace déforment la ville par leur dessin, mais cela est révélateur de ce qui fait ville ou pas. Il traduit cela en remettant ces données à l'échelle et en symbolisant les principaux éléments mis en avant. Cette manière exemplaire et révolutionnaire de travailler est une référence toujours utilisée par les architectes, urbanistes, géographes et sociologues. Lynch montre que la lisibilité de la ville est un facteur déterminant son appréciation par les usagers. Il fonde sa démarche sur la prise en compte du déplacement au sein des villes et étudie Boston, Jersey City et Los Angeles. Il met clairement en évidence certaines caractéristiques des

formes urbaines qui structurent le vécu de la ville. Ce principe explique probablement pourquoi il interpelle toujours autant les architectes : il s'attaque à l'essence de leur discipline. Nous détaillons sa nomenclature ci-après.

La figure 4 illustre notre propos en opposant la représentation du quartier d'Epinlieu selon la logique géométrique (à gauche) au même quartier représenté selon la méthode de Lynch, fondée sur la perception. La première intègre les principes fondateurs de l'architecture dominée par les mathématiques et particulièrement la **géométrie** faite de droites et d'angles. La seconde part de la **perception** du contexte physique. Elle met en évidence ce qui est le plus lisible aux yeux des habitant·e·s des quartiers.

1.4. Nomenclatures de la forme spatiale et du sens social

Kevin Lynch décompose la structure de *L'Image de la cité* en 5 éléments : les voies, limites, nœuds, quartiers et points de repère (voir figure 3). Il met en avant les formes urbaines qui frappent le plus l'utilisateur de la cité lors de ses déplacements. Un peu comme la perspective qui se veut proche de ce qui est vécu par l'humain, il simplifie la cartographie et met en avant ce qui est perçu.

	Point de repère	Nœud	Voie	Quartier	Limite
Elément majeur					
Elément mineur					

Figure 3 : La nomenclature de la représentation de la cité telle que conçue par Lynch

Lynch, par son travail sur la perception urbaine, précise par le **dessin** et le **texte** l'interaction entre humain et espace. Bien que moins détaillée que celle d'Alexander, sa nomenclature de représentation est originale et plus facile à manier à l'échelle de la ville que celle proposée par Alexander. Son approche montre l'effet de la forme architecturale et urbaine sur la perception. Il surmonte ainsi deux tensions, celle entre la **géométrie** des plans face la représentation de l'espace **perçu** et celle du **texte** face au **dessin** (voir figure 4).

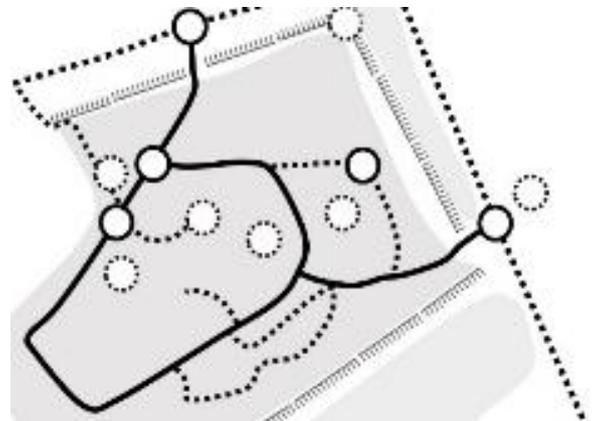


Figure 4 : Représentation d'Epinlieu (Belgique) proche du découpage cadastral fondé sur la géométrie et peu sur la perception. Source: SPW – PICC. Représentation de la perception du vécu selon Lynch. Cartographie des auteurs.

Mais Lynch centre son approche sur la perception des objets architecturaux et espaces de la ville et s'attache peu à son sens. Tout en reconnaissant que « *l'imagibilité peut être influencée d'autres manières, notamment par la signification sociale d'une zone, sa fonction, son histoire ou même son nom* » (Lynch, 1976 [1960], p.53), l'objet social n'est ici qu'effleuré. Or, une même forme peut se colorer de diverses manières, selon le vécu des usagers de l'espace. L'absence de cette différenciation selon les vécus constitue une faille dans le système de Lynch.

Ce vécu multiple sera finement investigué par Ledrut, sociologue de formation qui l'identifiera à travers *Les Images de la Ville* (1973). Les constats de Ledrut à Toulouse et Pau ne correspondent que partiellement à *L'Image de la cité*. Il reproche à juste titre que « l'image » de la ville dessinée par Lynch est unique, or celle-ci est polysémique et nécessiterait de se spécifier selon les acteurs concernés. Pour cette raison, Ledrut parlera des « Images » de la ville. Une autre nuance sémantique entre les deux ouvrages nous fait passer de la « cité » américaine vouée au déplacement automobile à la « ville » européenne au passé riche en histoire et en sens. Ledrut (1973, p. 26) se positionne explicitement par rapport à Lynch qui « *concentre l'attention sur l'identité et la structure de l'image* ». Le parti de Ledrut est l'inverse : il décrit peu le signifiant (les formes urbaines) et se concentre sur le signifié, la signification de ces formes pour les usagers de la ville. Ce contrepied utile d'un sociologue par rapport aux travaux d'architectes sur le même sujet apporte un nouveau champ d'observation, mais fait perdre la compréhension de l'apport de la forme urbaine. Cette perte est probablement la raison pour laquelle l'approche de Ledrut est beaucoup moins utilisée par les architectes et urbanistes.

Une contribution récente à la nomenclature de la forme adapte celle de Lynch, en s'appuyant sur des enquêtes qualitatives et quantitatives menées ces 30 dernières années dans une quinzaine de villes et villages wallons (dont les deux principales sont Charleroi et Liège) auprès de plusieurs milliers de personnes (Pouleur et Vanzande, 2017). Il s'agit donc d'un cadre urbain bien différent de celui de Los Angeles, Boston, New Jersey (Lynch), mais aussi de Toulouse et Pau (Ledrut). Ces travaux ont été influencés par ceux des sociologues Liliane Voyé et Jean Rémy (1992) sur une nouvelle définition de la ville ainsi que par une immersion dans les milieux de la participation citoyenne impliqués dans les luttes urbaines des années 1970. Ils ont abouti à la création d'une nouvelle nomenclature des *Images urbaines* qui combinent les apports de Lynch et Ledrut ainsi que celui des enquêtes réalisées en Wallonie. Cette nomenclature tient compte tant de la **forme spatiale** de la ville que de sa symbolique **sociale** : elle allie **le texte et le dessin** et tente, comme Lynch, une représentation plus proche de la **perception** que de la **géométrie**. Halbwachs (1994, 1997) a ici joué un rôle essentiel. Ainsi, ce qui forge le sens des formes urbaines, ce sont les vécus confrontés aux cadres sociaux. Les vécus s'agrègent et rentrent alors dans la mémoire collective qui, comme l'explique si bien Halbwachs, s'appuie avant tout sur la spatialité. Cette nomenclature intègre la perception des liens sociaux et la place importante que revêt la présence de la nature en ville. Cette nomenclature est détaillée dans la partie 2.2., en lien avec notre enquête de terrain. Néanmoins, malgré un élargissement de la prise en compte des différentes formes urbaines (villes nouvelles américaines, villes historiques ou industrielles européennes) et des différents modes de déplacement (voiture, piéton ou cycliste), ces travaux, par leur cadre même, n'entrent pas assez en profondeur sur les spécificités d'une partie essentielle de la ville : les quartiers populaires.

Notre recherche théorique démontre que la question de la représentation du spatial et du social, celle du choix du dessin ou du texte, celle des plans géométriques ou perçus et celle d'une nomenclature de représentation sont loin d'être neutres. Ces questions ont une influence non

négligeable sur le développement de la discipline architecturale et, fondamentalement, sur la prise en compte des facteurs sociaux et d'usage dans la conception de la ville par les professionnel·le·s. Le développement qui suit montre comment, à partir du terrain, nous nous interrogeons sur un mode de représentation graphique plus adéquat pour tenir compte du vécu des personnes plus fragiles et éloignées des processus de conception, en l'occurrence celles des quartiers populaires.

PARTIE 2 : Représenter la spatialité vécue dans les quartiers populaires

2.1. Méthodologie par enquêtes sociologiques, urbanistiques et réunions participatives locales

De nouveaux travaux interpellent quant à la construction des représentations développées dans les trois approches précitées (*L'Image de la cité*, *Les Images de la ville* et *Les Images urbaines*). Il s'agit d'enquêtes exploratoires dans deux quartiers sociaux situés dans des périphéries urbaines : Dutemple, environ 1200 habitant·e·s (à proximité de Valenciennes, France) et Epinlieu, environ 600 habitant·e·s (à proximité de Mons, Belgique). Elles ont été réalisées entre 2018 et 2019, dans le cadre du projet de recherche RHS (voir encadré).

Caractéristiques des terrains observés et méthodologie de recherche au sein du Réseau Hainaut Solidaire⁴.

Le travail de terrain s'enracine dans le projet Réseau Hainaut Solidaire (RHS) qui vise à comprendre les atouts des quartiers défavorisés socialement et à promouvoir leur reconnaissance pour participer à un regain de fierté par les valeurs intéressantes qu'ils supportent. Les 7 partenaires franco-belges sont des universitaires (architecture, urbanisme et psychologie), des travailleurs sociaux et des associations actives dans la participation citoyenne et l'accès au numérique. Il s'agit d'une recherche-action qui a commencé dans deux quartiers sociaux pilotes (Epinlieu et Dutemple) des agglomérations de Mons et Valenciennes.

Dans les deux quartiers pilotes, du point de vue spatial, une analyse morphologique, fonctionnelle et historique a été réalisée sur base à la fois des données cartographiques existantes et d'observations de terrain. Cette analyse a mis en évidence une série de caractéristiques semblables : quartiers majoritairement composés d'un habitat individuel social en location (maisons avec jardin, voir figure 5), situés en périphérie d'une ville moyenne, et relativement enclavés par rapport au tissu urbain environnant et le centre-ville.



Figure 5 : Typologies architecturales présentes dans les quartiers investigués. Source : projet RHS

Notre analyse a aussi permis de révéler des différences fondamentales entre ces deux quartiers : alors que le quartier d'Epinlieu présente peu de mixité fonctionnelle et morphologique, le quartier de Dutemple comporte des typologies différentes de logements et des équipements collectifs complétant le tissu résidentiel (école, salle de sport, chapelle, commerce de proximité). Dutemple possède également un chevalement en béton classé en 2012 patrimoine

⁴ Projet Interreg RHS (2018-2022), <http://projetrhs.eu/>

mondial de l'UNESCO (dans le cadre des biens du bassin minier du Nord-Pas-de-Calais). Des travaux de rénovation ont été lancés durant la dernière décennie par les deux municipalités : déconstruction d'habitats collectifs vétustes datant des années 1960-70 (barres d'immeuble en Rez+1 et Rez+3), représentant à peu près la moitié des logements présents dans le quartier d'Epinlieu, un quart à Dutemple.

Du point de vue du vécu des habitant·e·s, la méthode choisie se base principalement sur des entretiens qualitatifs semi-directifs auprès d'habitant·e·s de longue durée, une démarche proche de celle de Boudon. Neuf **entretiens** enregistrés et menés à chaque fois par deux ou trois enquêteurs ont été systématiquement retranscrits verbalement et spatialement. Les entretiens ont eu lieu pendant l'été 2018 dans la maison de quartier à Epinlieu, et au centre d'action sociale à Dutemple. Chaque équipe s'assurait de mener de front la compréhension des propos et leur localisation avec le support de cartes ainsi que les conseils pour guider l'interview et accompagner l'habitant·e dans la réalisation de sa carte mentale. Les habitant·e·s étaient ainsi invité·es à dessiner leur quartier sur une feuille blanche, sans autre consigne. Par la suite, les enquêteurs·trices orientaient la discussion vers l'identification des points de repère, lieux importants, appréciés ou dépréciés, limites du quartier et zones de rencontre entre habitant·e·s. Ces entretiens ont ensuite été confrontés au vécu des travailleurs sociaux et aux habitant·e·s lors de dix réunions : trois au quartier d'Epinlieu et cinq à Dutemple avec à chaque fois une quinzaine de participant·es, puis lors de deux confrontations transfrontalières en présence d'une quarantaine de participant·es. Les équipes chargées de faire les entretiens et les réunions étaient composées de 9 chercheurs·euses appartenant à trois entités de recherche (architecture, urbanisme et psychologie) qui ont collaboré tant à la mise au point de la méthodologie qu'au travail de terrain et de dépouillement. Il s'agit donc d'une méthode et de tailles d'enquêtes assez proches de l'expérience de Lynch, mais concernant des territoires beaucoup plus restreints. La méthode touche l'identification du signifiant spatial du quartier (les formes urbaines qui concernent les usagers comme le fit Lynch) et intègre, en plus, la dimension symbolique des espaces (le signifié décodé par Ledrut).

Comme pour Alexander, Boudon et Lynch, le croisement entre données spatiales et sociales est au cœur de la méthodologie. Néanmoins, les modes de représentation spatiale préexistants se sont révélés inadaptés pour représenter la réalité de ces terrains. En effet, le travail des chercheurs·euses montre qu'aborder les images de la ville à l'échelle du quartier aboutit à diagnostiquer plus finement les caractéristiques des attaches de la population à son cadre de vie, et met également en avant l'importance centrale des rapports sociaux. Une nouvelle nomenclature est alors développée. Il s'agit d'une théorisation ancrée dans l'observation et la pratique du terrain. C'est à partir du terrain que la théorie architecturale se construit. La méthode de recherche est donc inductive au sens de la *Grounded Theory* (Glaser et Strauss, 1967) telle qu'adaptée récemment par Plouffe et Guillemette (2012).

Lors de la description de la nomenclature ci-après, nous expliquerons en quoi elle apporte une meilleure adéquation de la représentation de la ville au vécu des habitant·e·s ou usagers des quartiers.

2.2. Pour une représentation de la ville adaptée à la diversité de ses habitant·e·s

Chaque élément de représentation proposée dans notre nomenclature (présentée ci-après) a été conceptualisé à partir des résultats des enquêtes menées dans les deux quartiers étudiés et confronté à celles préexistantes du *Pattern Language* (Alexander), de *L'Image de la cité* (Lynch) et des *Images urbaines* (Pouleur et Vanzande).

Les terrains sont assez différents : les précédents travaux visaient des cités américaines (Lynch) et des centres-villes anciens ou industriels (Pouleur et Vanzande). Les nouvelles enquêtes se situent dans des quartiers populaires et abordent des espaces non marqués par l'épaisseur de l'histoire des classes dominantes. Ces caractéristiques permettent de faire émerger de nouveaux concepts. Ils aident à généraliser la représentation de l'espace tel que perçu par les habitant·e·s.

Nous présentons les résultats suivant les 5 éléments constituant l'image d'une ville selon Lynch, à savoir : les points de repère, les nœuds, les voies, les limites et les quartiers.

1. Des points de repère aux lieux de sociabilisation :

L'image de la cité (1960) majeur mineur	Les images urbaines (2017) majeur mineur	Les images du quartier (2020) majeur mineur
 1a  1a'	 2a  2a'  2b  2b'  2c  2c'	 3a  3a'  3b  3b'  3c  3c'

Figure 6 : Évolution de la représentation graphique des éléments de perception de la ville par ses usagers : des points de repère aux lieux de sociabilisation

Pour *L'Image de la cité*, le point de repère est une référence externe dans laquelle l'utilisateur ne pénètre pas (1a et 1a'). Le sens accordé au point de repère par Lynch est assez restrictif. *Les Images urbaines* proposent trois types de points de repère chacun à deux niveaux (majeur et mineur au sens de Lynch). Premièrement, le point de repère externe impénétrable (2a et 2a') selon Lynch : une statue, une sculpture, une enseigne, une montagne, ... Deuxièmement, les édifices fréquentés comme une gare, un hôtel de ville, une église... (2b et 2b'). Troisièmement, les « cas mixtes » qui seront considérés par certain·e·s habitant·e·s seulement comme un point de repère non fréquenté et pour d'autres comme un équipement public qu'elles ou ils utilisent régulièrement et qui leur permet également de se repérer (2c et 2c').

La représentation des *Images urbaines* peut s'avérer inadéquate à l'échelle des quartiers qui ne contiennent pas de monument majeur ou qui présentent une architecture homogène. À ce titre, le quartier d'Epinlieu est très symptomatique : on y retrouve une quasi-absence de points de repère pour les habitant·e·s (« il n'y a pas de repère, il y a que des maisons, elles sont toutes pareilles »),⁵ mais plutôt des caractéristiques qui se perçoivent avec le temps. D'autant plus

⁵ Peixoto et al. (2018) : E5 - Epinlieu

étonnant, le quartier de Dutemple a un élément architectural particulièrement fort, un chevalement classé au patrimoine mondial de l'UNESCO (figure 7 – image de droite, en arrière-plan). Pourtant, celui-ci n'apparaît que peu dans les interviews. Ce sont les lieux fonctionnels qui servent à se repérer : l'école, la salle de sport, la maison de quartier (figure 7 – image de droite, premier plan) ou encore la chapelle (figure 7 - image de gauche). Il s'agit des lieux autour desquels s'opèrent des échanges sociaux renforçant l'appartenance au quartier.



Figure 7 : La chapelle et le centre social de Dutemple, deux points de repère pour les habitant·e·s. Le chevalement sur l'image de droite est, par contre, très peu cité, Source : projet RHS

Ces deux expériences de terrain bousculent la nomenclature existante. Une adaptation de la représentation des points de repère est nécessaire à l'échelle du quartier, retirant leur caractère forcément monumental (3b, 3b' 3c, 3c'). Il est seulement habituel dans les grandes villes édifiées par les classes dominantes et reflétant leur culture. Plus que la monumentalité, ce sont les lieux de sociabilisation qui servent de point de repère dans les quartiers. La symbolique de personnages en relation ajoutée dans les symboles (3b, 3b' 3c, 3c') indique ces échanges sociaux.

La nomenclature des points de repère de *L'Image du quartier* permet de tenir compte du patrimoine non monumental des classes populaires (3b et 3c) et de maintenir les acquis de Lynch. Mais l'apport central de cette nomenclature est la prise en compte du sens social accordé aux espaces du quartier par les habitant·e·s et le détachement de ce sens à toute forme architecturale esthétisante ou dominante. En ce sens, elle se rapproche de la démarche d'Alexander, dont l'éventail des *patterns* traduit ce qui est devenu patrimoine à force d'usage. Elle traduit également un rapport à l'espace marqué par l'affect qui, selon Martouzet, le révèle et l'explique. Il considère les lieux comme des objets aimés (Martouzet, 2014). Ce lien affectif se révèle, par exemple, lorsqu'un·e habitant·e identifie, tant à Epinlieu qu'à Dutemple, la maison de quartier (voir cartes bilan en figures 16 et 17), endroit chéri par les interviewé·e·s, comme point de repère alors que celles-ci sont des bâtiments banals dans le contexte du quartier (voir figure 7 - image de droite).

Ce mode de représentation des points de repère est peu géométrique (si ce n'est leur localisation spatiale) et très proche du vécu des habitants comme déjà initié par Lynch. Le dessin se veut lié au texte pour renforcer la concordance observée entre le spatial et le social.

2. Des nœuds aux places publiques :

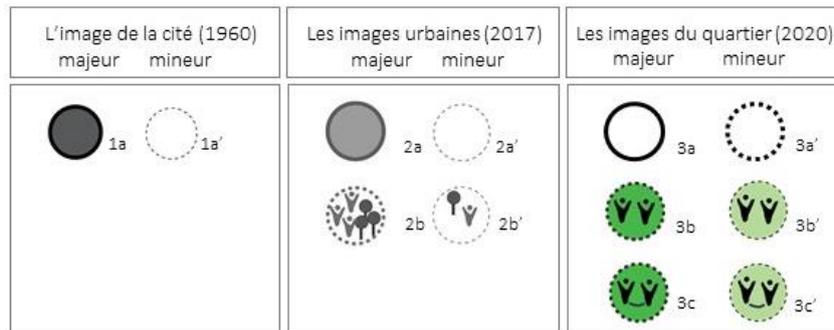


Figure 8 : Évolution de la représentation graphique des éléments de perception de la ville par ses usagers : des nœuds aux places publiques

Si, pour Lynch, les nœuds représentent indistinctement un espace où une décision directionnelle a lieu ou qui concentre un certain nombre d'activités, *Les Images urbaines* proposent deux catégories distinctes. D'une part, des **nœuds** de circulation au sens de Lynch (2a et 2a') qui permettent le croisement de voies. Ce n'est pas un hasard, puisque la nomenclature de *L'Image de la cité* tentait de montrer l'évolution de la perception liée essentiellement aux déplacements automobiles. D'autre part, les espaces vécus (place, placette ou parc) pour lesquels le terme de nœud semble inapproprié et correspond mieux à la notion de **place publique** marquée par la présence de végétation et propice aux rencontres (2b et 2b'). Ce sont des lieux favorisant « *la mise en présence de l'autre, des endroits où différents vécus se croisent. (...) Ces nombreuses fonctions, autres que celle de circulation, alimentent le sens social de l'espace et changent aussi la lecture de la ville.* » (Pouleur et Vanzande, 2017, p. 138). Cette logique avait déjà été mise en avant par Rémy (1962) autour des transactions sociales.

Nos travaux sur les deux quartiers populaires poussent à amender cette nomenclature. Alors que la présence végétale est souvent citée par les habitant·e·s (d'où le choix de la couleur verte 3b, 3c), c'est l'interaction sociale et l'empreinte laissées par l'histoire partagée des lieux qui fait office de repère spatial. Celle-ci se construit souvent autour de concentration d'activités variées : jeux d'enfants, promenade, marché, bancs, ... (voir figure 9). Ainsi, un terrain visuellement en friche, mais qui, dans l'histoire récente du quartier, a fait l'objet d'événements marquants comme des fêtes de quartier, ou encore un terrain multisport qui, outre accueillir des jeunes, a fait l'objet de scènes de violence, deviennent immédiatement des espaces de référence pour les habitants d'Épinlieu (voir carte bilan en figure 16).



Figure 9 : Nœuds en tant que lieux de sociabilisation identifiés par les habitant·e·s d'Épinlieu (à gauche) et de Dutemple (à droite). Source: Projet RHS

Cependant, la rencontre de l'autre varie suivant les échelles : de la simple coprésence dans l'anonymat des grandes villes (*Image de la cité*), de la rencontre fortuite d'une personne connue dans une ville moyenne (*Images urbaines*) à la rencontre habituelle du voisinage à l'échelle des quartiers (*Images du quartier*). Ainsi, nous avons voulu distinguer la coprésence (3b) des relations qui sont vécues au sein des quartiers où tout le monde se connaît (3c). Cette distinction n'est pas sans rappeler les hiérarchies spatiales liées à l'usage des lieux publics proposées par Alexander et al. (1977): « *activities nodes, accessible green, small public squares, common land, activity pockets, ...* ». Elle permet, par exemple, comme pour son *pattern 69* « *public outdoor room* », de représenter avec plus de justesse les interactions sociales d'un espace de Dutemple devenu « salon public » tel qu'illustré par la figure 9 ci-dessus. Dans les quartiers, le rapport affectif avec les lieux est accentué : « *ce qui plait ici c'est la place. C'est ma petite place* »⁶. On y retrouve un mode d'échange avec les voisin·e·s beaucoup plus proche de ceux d'un village que d'une ville comme le soulignent Rémy et Voyé (1992).

⁶ Peixoto et al. (2018) : Enquête DU2 - Dutemple

3. Des voies aux espaces de jeu et de rencontre

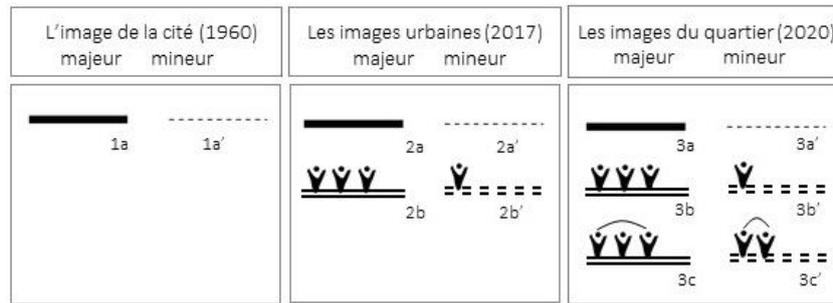


Figure 10 : Évolution de la représentation graphique des éléments de perception de la ville par ses usagers : des voies aux espaces de jeu et de rencontre

Lorsque les usagers citent des voies de circulation, cela peut être pour des raisons uniquement de circulation souvent automobile (3a et 3a'). Dans ce cas, le mode de représentation de *L'image de la cité* est approprié. Pour Lynch, en effet, les voies sont « *les cheneaux le long desquels l'observateur se déplace habituellement, occasionnellement, ou potentiellement.* » (1976 [1960], p.54). Une voie rapide, un axe de pénétration dans la ville, une autoroute urbaine correspondent bien à cette représentation.

Dans les enquêtes ayant mené à codifier *Les images urbaines*, d'autres caractéristiques ressortent qui poussent à la création d'autres symboles (2b, 2b'). Ils codifient les rues, avenues, boulevards, passages couverts en fonction de la présence ou pas d'une activité humaine. Dans les quartiers, à contrario, ce ne sont pas des rencontres anonymes qui s'y déroulent, mais bien des échanges quotidiens ou hebdomadaires constituant le socle d'un attachement territorial. Les personnes sont en interrelation (3c, 3c').

Cette dimension sociale de la rue est également révélée quand celle-ci devient un salon public où le voisinage éprouve un grand plaisir à se retrouver : « *Les voisins, on se met devant notre porte dans la rue et on papote. Les jeunes d'à côté viennent avec leurs enfants, la voisine au-dessus participe à la conversation* »⁷.

La nouvelle nomenclature permet de distinguer, par exemple une voie secondaire de circulation automobile (3a') d'un sentier fortement emprunté par les enfants d'Épinlieu et surnommé « *le chemin des mouches* », espace de jeu inscrit dans leur mémoire collective (3c'), voir la carte bilan en figure 16.

Cette approche est du même type que celle développée par Alexander qui fait varier l'épaisseur des traits dans la représentation graphique des voiries afin de représenter les modes de déplacement et leur hiérarchie (voir figure 1). Représenter la valeur sociale de la voirie (espace de promenade, de rencontres de fin de journée, de jeu pour enfants) permet d'apporter un élément essentiel à la compréhension du quartier : la manière dont celui-ci est vécu par ses habitant·e·s.

⁷ Peixoto et al. (2018) : Enquête DU 2 - Dutemple

4. Des limites aux barrières psycho-sociales

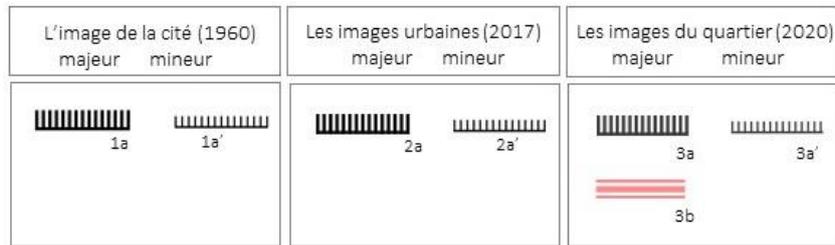


Figure 11 : Évolution de la représentation graphique des éléments de perception de la ville par ses usagers : des limites aux barrières psycho-sociales

Les limites sont pour Lynch linéaires et non utilisées comme des voies. Elles forment des frontières marquées comme des « *tranchées de voies ferrées* » ou des « *murs* ». Elles peuvent former des « *barrières* » ou des « *coutures* ». Dans les enquêtes des *Images urbaines*, les limites étaient peu exprimées par les habitant·e·s. Il s'agissait de villes industrielles comme Charleroi caractérisées par une conurbation liée à l'activité économique du XIXe siècle.

Dans le cas des *Images du quartier*, les limites étaient au contraire très clairement identifiées. Des limites physiques fortes au sens de Lynch ont été identifiées : lignes de tram, autoroute, voie rapide, forêt, absence de connexions entre un quartier de grandes villas et des logements publics préfabriqués délabrés, ... (voir figure 12).



Figure 12 : Limites physiques entre le quartier de Dutemple et la ville de Valenciennes. Source : Googlemaps

Ces limites signifient deux choses antinomiques créant une sorte de « double bind » au sens de Bateson et Mead (1981). D'une part, ces limites signifient la mise au ban des habitant·e·s, exclu·e·s de la société. Dans ces limites se trouvent des personnes précarisées associées, notamment par la presse, à différents évènements : une fusillade, un réseau de vente de stupéfiants, des voitures brûlées... Alors, pèse toujours dans cette perception des habitant·e·s exclus, le poids des personnes extérieures à ces limites qui portent un regard négatif sur ce quartier : il ne semble pas légitime, par exemple, de pouvoir inviter des personnes extérieures à franchir ces limites : « *personne ne viendrait à Dutemple !* »⁸

⁸ Commentaire d'une habitante, Peixoto et al. (2018) : Enquête DU2 - Dutemple

D'autre part, ces mêmes limites font dire aux habitant·e·s qu'elles et ils habitent un village dans lequel il fait bon vivre avec des personnes qu'on connaît et qui ne font pas de chichi. C'est aussi le sens positif qu'identifie Alexander avec le *pattern 15* (voir figure 13).

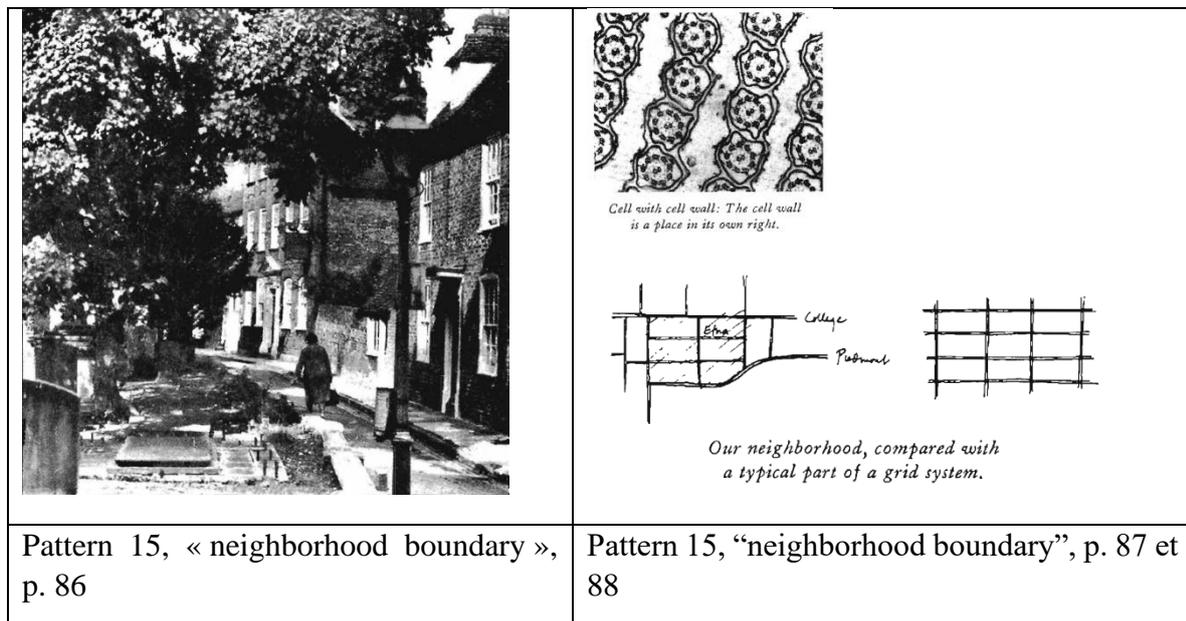


Figure 13 : Les limites servent le besoin d'identité du quartier selon Alexander et al. (1977), contrairement à la froide lisibilité de la forme proposée par Lynch.

Nous observons qu'elles et ils reconstruisent l'identité et les modes de vie de leur quartier enclavé sous forme de contre-monde, tel que décrit très finement par l'anthropologue Pascale Jamouille (2005). Ce détournement des codes fait écho à ce que Michel de Certeau (1990) appelait les « arts de faire » : les habitant·e·s transforment ces limites (qui sont des solutions d'aménagements techniciennes) en composante alimentant une autre manière de vivre.

Cette double interprétation des limites se rapproche de la connotation positive octroyée par Alexander à la notion de limites. Pour cet auteur, la limite est une condition fondamentale de l'existence même de sous-cultures dans une ville. Les frontières naturelles ou artificielles constituent des garants spatiaux de l'identité des quartiers.

La limite signifie donc à la fois un élément spatial **protecteur** du « village » pour les uns et est en même temps le signe d'une **ségrégation** d'un territoire rejeté par d'autres. Ce double sens enferme les habitants dans une profonde contradiction les empêchant d'apprécier pleinement leur quartier. Cette dualité de rapport des habitants par rapport à ces limites stigmatisantes (3a et 3a') et protectrices (3b) mérite une représentation graphique différenciée.

5. De la morphologie des quartiers à leur identité

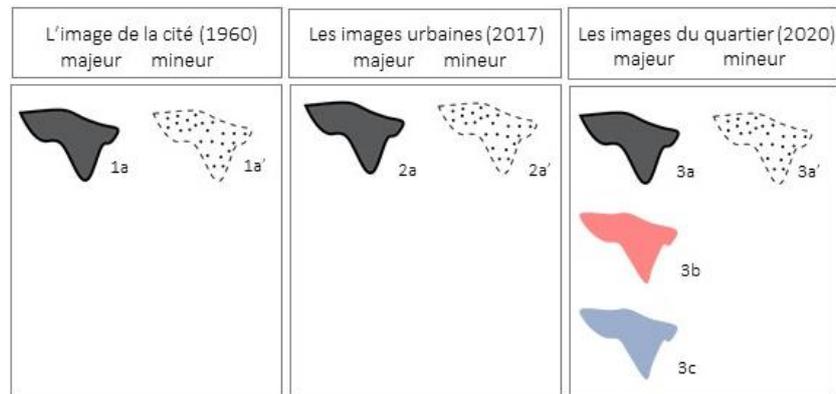


Figure 14 : Évolution de la représentation graphique des éléments de perception de la ville par ses usagers : de la morphologie des quartiers à leur identité

Les quartiers sont communément le reflet d'une certaine unité typomorphologique architecturale et urbanistique et des individus qui les fréquentent. C'est donc la conjugaison du type spatial avec le type social qui construit l'identité des quartiers. Si Kevin Lynch reconnaît l'importance des habitant·e·s, des symboles, de l'ambiance, de la toponymie et des comportements sociaux pour la construction de l'identité d'un quartier, sa nomenclature se focalise davantage sur les caractéristiques physiques des quartiers formant un ensemble cohérent et homogène. (Lynch, 1976 [1960]).

Les enquêtes à Epinlieu et Dutemple confirment, s'il était encore nécessaire, que les éléments non dessinés ni développés par Lynch sont au centre de la construction identitaire de ces quartiers. Elles démontrent également, de manière plus fondamentale, que ces quartiers ont des limites franches, pas nécessairement visibles sur le territoire, mais qui enferment une image positive ou négative, influencée par une vision « de dedans » ou « de dehors ».

La dimension affective qui est associée et les jugements qui sont portés sur sa population méritent de colorer la représentation des quartiers. Le quartier peut se colorer en rouge si un attachement se construit entre un groupe d'habitant·e·s et ce quartier, il vire au bleu pour celles et ceux qui le regardent avec distance. Par exemple, les habitant·e·s d'un quartier ouvrier peuvent considérer un quartier bourgeois comme hautain et froid. Cette perception globale s'associe souvent à la qualité du logement et des espaces publics, aux comportements et aux moyens financiers de ses habitant·e·s.

Les quartiers sont perçus comme ayant une certaine homogénéité par rapport aux autres portions de ville. Alexander défend qu'un quartier, pour être identifiable, doit être à taille humaine, tant du point de vue de la surface que de la population (voir le *pattern* 14 en figure 15). Pour lui, le contre-exemple est le lotissement qui n'offre pas de caractéristiques spatiales identifiables (antithèse du *pattern* 14, figure 15). Les lotissements ne plairaient donc pas plus qu'ils ne déplairaient, ils laissent indifférents.

La représentation des quartiers du <i>Pattern Language</i> d'Alexander et al. (1977)	
<p>People need an identifiable spatial unit to belong to.</p>  <p>Today's pattern of development destroys neighborhoods.</p>	<p>max. population of 500</p>  <p>max diameter of 300 yards</p>
L'antithèse du pattern 14, p. 81	Pattern 14, « <i>Identifiable neighborhood</i> », p. 85

Figure 15 : Les quartiers chez Alexander ont une identité propre et une échelle humaine (environ 6ha facile à parcourir à pied) facilitant les échanges sociaux

La nouvelle nomenclature permet de représenter avec plus de nuance la réalité sociale vécue dans les quartiers. Elle permet de représenter spatialement ce qui « fait quartier » à leurs yeux et qui relève davantage d'une mémoire collective habitée de solidarités multiples, de liens sociaux conflictuels ou amicaux et d'usages détournés des espaces que d'une distribution rationnelle de bâtiments, voiries et places.

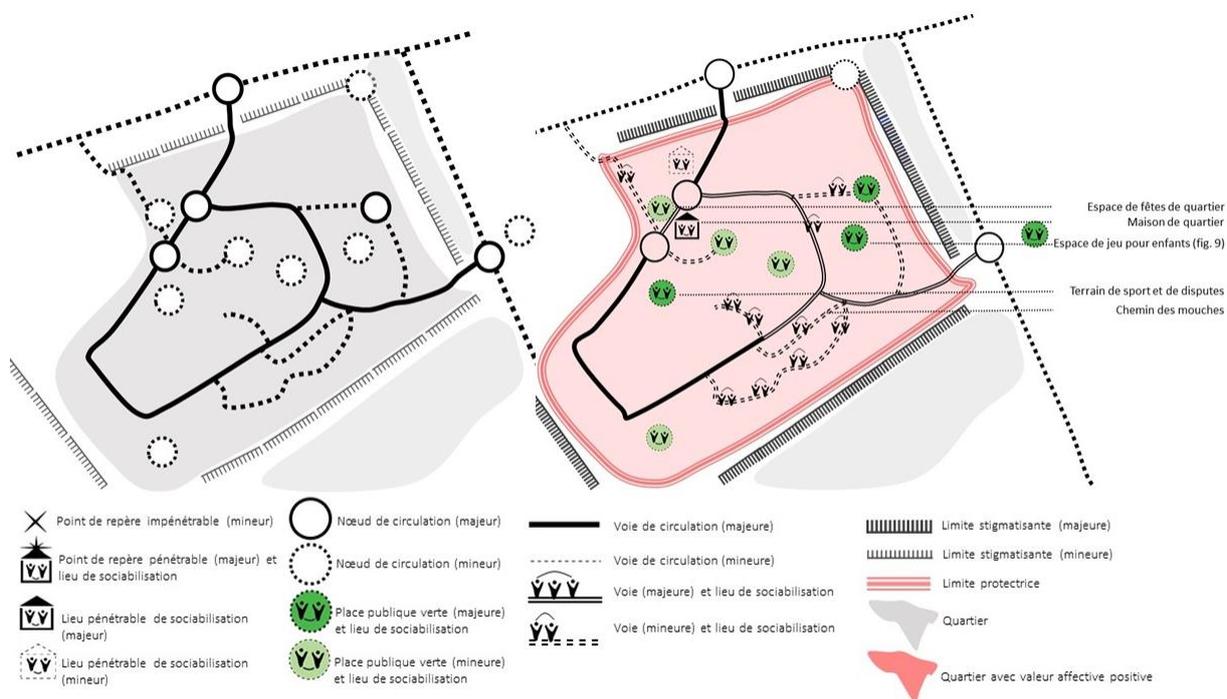


Figure 16 : Image du quartier d'Epinlieu (Belgique) vue par ses habitant-e-s. Nomenclature de Kevin Lynch (à gauche) et nomenclature proposée pour les quartiers (à droite) avec localisation des illustrations de l'article.

Cette démarche a facilité le rapprochement entre l'objet spatial et l'objet social. Elle est loin d'être épuisée, comme le montre la reconstruction de la nomenclature de représentation de la ville vécue, telle que décrite ci-devant. Cette prolongation de la démarche inspire plusieurs considérations : Le dessin permet de dire les choses autrement que le verbe. La notion de limites renvoie à la notion de mise au ban de la société par des espaces de disqualification comme les caractérise Pascale Jamouille (2005) : des espaces qui appartenaient récemment encore à la culture ouvrière passent à une culture de la précarité. Les habitant·e·s précarisé·e·s détournent intelligemment et avec beaucoup de bon sens cette exclusion en créant des villages d'irréductibles avec leurs propres valeurs au sens des "arts de faire" de l'approche anthropologique de De Certeau (1990). Une sorte de stratégie de la débrouille déjà identifiée par Boudon.

Au final, la ville générique produite sur le modèle d'une architecture internationale (comme l'autoroute cisillant le tissu urbain) est ici aménagée, adaptée et détournée par et pour la culture des habitant·e·s. Le quartier d'Epinlieu est, à ce titre, très caractéristique, puisque construit à l'origine pour le SHAPE (quartier général de l'OTAN) pour abriter des militaires américains. Sa structure spatiale correspond bien à la description d'Alexander du quartier pavillonnaire sans identité (figure 15). Les limites entre espaces publics et privés correspondaient à celles qui se retrouvent dans les banlieues américaines, mais ne collent pas à la pratique culturelle européenne.

Les travaux de Lynch ayant mené à la nomenclature de *L'Image de la cité* ont été considérés comme une confirmation scientifique des règles de composition classique qui alimentent la théorie de l'architecture depuis l'antiquité. Ces fondements sont sans conteste intéressants et ont du sens pour les usagers, mais ils sont construits à partir de formes urbaines mises en place par les classes dominantes. Les écoles des Beaux-arts qui appliquaient les règles de compositions classiques avalisées dans l'Ancien Régime par le roi sont tout sauf l'expression des classes populaires. En ce sens, comme cela avait déjà été initié par Lynch et son équipe pour la configuration des autoroutes⁹, la nomenclature mérite d'être affinée en fonction d'autres contextes. C'est ce que nous tentons de faire en la précisant. Les éléments principaux qui sont ici partagés sont ceux qui sont les plus généralisables. Pour ne pas se mettre en contradiction avec la richesse observée, chaque cas nécessite généralement des adaptations du dessin au terrain observé.

C'est bien par l'interaction entre **disciplines hétéronomes**, ici dans le cadre de la recherche-action, qu'il est possible de mieux comprendre ce qui peut contribuer à reconnaître l'attachement aux quartiers populaires afin de les valoriser à partir de leurs valeurs propres, et non celles que les classes dominantes tentent de leur imposer.

⁹ Appelyard, Lynch et Myer en s'attachant à la perception depuis les autoroutes développe un système de vues séquentielles dans « *The View from de road* » (1964) qui réutilise la nomenclature de *L'Image de la cité* en l'adaptant à un autre contexte.

Bibliographie

- ALBERTI – L - (1435 [trad. POPELIN C 1868]), *De la peinture*, Paris, A. Lévy.
- ALBERTI – L - (1485 [trad. CAYE & F Choay 2004]), *L'art d'édifier*, Paris, Seuil.
- ALEXANDER - C - (1974), *De la synthèse de la forme*, Paris, Dunod.
- ALEXANDER - C, ISHIKAWA - S & M- SILVERSTEIN (1977), *A Pattern Language, Town, Buildings, Constructions*, Oxford, Oxford University Press.
- APPELYARD - D, LYNCH - K & J - MYER (1964), *The View from de road*, Cambridge, MIT.
- ARGAN - G-C - « *Brunelleschi Filippo - (1377-1446)* », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 8 novembre 2018. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/filippo-brunelleschi>.
- BATESON - G & M - MEAD (1981), « Entretien », dans WINKIN Y, (dir.), *La nouvelle communication*, Paris, Éditions du Seuil, p. 27-102.
- BOULLÉE - E-L - (1969 [vers 1780]), *Essai sur l'art*, Paris, Ed. Herman.
- BOUDON – P - (1985 [1969]), *Pessac de Le Corbusier*, Paris, Dunod.
- CHOAY – F - (2004), « Introduction », dans ALBERTI L, *L'art d'édifier*, Paris, Seuil.
- DE CERTEAU - M - (1990 [1980]), *L'invention au quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Édition Gallimard.
- GLASER - B G & A L - STRAUSS (1967). *The discovery of grounded theory*. Chicago, IL: Adline.
- GRAFMEYER - Y & I - JOSEPH (2009, [1979]), *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion.
- HALBWACHS – M - (1994), *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel.
- HALBWACHS - M - (1997), *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel.
- JAMOULLE – P - (2005), *Des hommes sur le fil, La construction de l'identité masculine en milieux précaires*, Paris, La Découverte.
- JENCKS - C - (1979 [1977]), *Le langage de l'architecture post-moderne*, Paris, Denoël.
- LEDROUT - R - (1973) ; *Les images de la ville*, Paris, Anthropos.
- LYNCH – K - (1976, [1960]) *L'image de la cité*, Paris, Dunod.
- MARTOUZET – D - (2014), « La ville aimée car aimable... ou détestable et donc détestée ? », dans MARTOUZET D (dir.), *Ville aimable*, Tours, Presses Universitaires François Rabelais, p. 9-20.
- PEIXOTO - L, POULEUR - J-A & N - LAGO (2018), *Réseau Hainaut Solidaire RHS : Le quartier d'Epinlieu et de Dutemple vu par ses habitants*. Entrevues menées par Larissa Peixoto, Noémie Lago, Laura Rectem, Maxime Berger, Veronica Fragomeli, Anaïs Jacquard et Anne Lescrohart, de juin à septembre 2018, Projet Interreg non publié, UMons.

PLOUFFE - M-J & F - GUILLEMETTE - (2012), « La MTE en tant qu'apport au développement de la recherche en arts », dans LUCKERHOFF J & GUILLEMETTE F (dir.), *La méthodologie de la théorisation enracinée : fondements, procédures*, Quebec, Presses de l'Université du Quebec, p.87-114.

POULEUR - J-A & O - VANZANDE - (2017), « Charleroi, ville symptomatique et humaine, révèle des images urbaines réinventant L'Image de la Cité », *Espaces et sociétés*, n° 168-169, p. 129-146.

RÉMY – J – (1962), *Charleroi et son agglomération. Unités de vie sociale. Caractéristiques socio-économiques*, Bruxelles, Centre de recherches socio-religieuses.

RÉMY - J & L - VOYÉ - (1992), *La ville : vers une nouvelle définition ?*, Paris, Harmattan.

ZEVI – B - (2005 [1959]), *Apprendre à voir l'architecture*, Paris, Éd. de Minuit.

ZEVI – B - (2016 [1973]), *Le Langage moderne de l'architecture*, Paris, Dunod.